

Ametler, et avec lui 22 officiers qui commandaient à Figuières, ont déjà passé sur le territoire français.

—La *Gazette de Madrid* publie un décret royal par lequel il est dérogé à celui qui fut rendu à Vittoria le 26 octobre 1841, par l'ex-régent Espartero, et qui privait S. M. la reine Christine de l'allocation qui lui était accordée par le budget, et qu'elle possédait à titre légitime comme étant désignée dans le contrat de mariage.

—Le fort de Figuières est au pouvoir des armées de la reine. Le 11 au matin la capitulation a été signée par le capitaine-général et Ametler. Le 12 le fort a été occupé par les troupes du gouvernement. La plupart des officiers d'Ametler ont pris des passeports pour la France.

GRÈCE.

—On écrit de Trieste, le 28 décembre, à la *Gazette d'Innsbourg* :

Les lettres d'Athènes, du 21 décembre, que nous recevons aujourd'hui, ne sont point rassurantes : une grande agitation régnait dans cette capitale, et les efforts soutenus de tous les amis de l'ordre, avaient pu seuls y maintenir la tranquillité. Une partie de l'armée qui a fait la révolution s'était imaginée pouvoir faire tout ce qui lui plairait, et comme elle s'est vue déçue dans son espoir, une foule de soldats se sont portés à des violences, et pour arrêter leurs excès on a cru devoir les tenir constamment occupés. Depuis plusieurs jours, les soldats ne peuvent quitter leur uniforme. De nombreuses patrouilles parcourent les rues ; 160 hommes forment une garde extraordinaire au palais de l'assemblée nationale ; mais les patrouilles elles-mêmes commencent souvent des violences. Le 11, on a tenté d'incendier la salle des séances de l'assemblée nationale. Le projet a heureusement échoué. Le 19, l'hôtel du ministre des affaires étrangères est devenu la proie des flammes. On prétend que ce malheur se rattache à la tentative sus-mentionnée, mais cela paraît mal fondé.

TUNIS.

—Des lettres de Tunis annoncent que le bey se prépare à se défendre vigoureusement contre les attaques de la flotte sarde.

PIERRE DE LA GASCA.

Il est bon de lire l'histoire, même après avoir lu Voltaire et ses successeurs. J'appelle ainsi plus de gens qu'on ne pense. Ne croyez pas que le crucifix ne soit jamais que la garde d'un poignard ; ne croyez pas surtout que les chrétiens aient couvert de cadavres les deux continents de l'Amérique. On vous l'a dit souvent ; mais c'est pourquoi je vous prie de ne pas le croire. J'abandonne les aventuriers qui portèrent les armes dans le Nouveau-Monde ; chacun sait quelles gens c'était : le rebut de l'Espagne et de la chrétienté. Ils pillaient et brûlaient au-delà des mers ; on les eût pendus chez eux, voilà toute la différence. Mais prenons Robertson, historien anglais et protestant, au premier mot qui lui échappe sur le clergé catholique, dans son *Histoire de l'Amérique*, c'est-à-dire dès qu'il s'agit véritablement de chrétiens.

« Du moment qu'on envoya en Amérique des ecclésiastiques pour instruire et convertir les naturels, ils supposèrent que la rigueur avec laquelle on traitait ce peuple rendait leur ministère presque inutile. Les missionnaires, se conformant à l'esprit de douceur de la religion qu'ils venaient annoncer, s'élevèrent aussitôt contre les maximes de leurs compatriotes à l'égard des Indiens, et condamnèrent les *repartimientos*, ou ces distributions par lesquelles on les livrait en esclaves à leurs conquérants, comme des actes aussi contraires à l'équité naturelle et aux préceptes du christianisme qu'à la saine politique. »

Et quel est l'ordre qui, le premier, se lève au nom de la charité et de l'Évangile ? Des moines qu'on nous a donnés pour des boufe-feux de l'Inquisition, pour des satellites de bûchers : les Dominicains.

« En 1511, Montesino, un de leurs plus célèbres prédicateurs, déclama contre l'esclavage, dans la grande église de Saint-Domingue, avec toute l'impétuosité d'une éloquence populaire. Les officiers de la colonie se plaindront du moins à ses supérieurs ; mais ceux-ci, loin de le condamner, approuvèrent sa doctrine comme également pieuse et contraire aux circonstances. » (Tom. I, p. 276 et 277.)

Parlerons-nous de Las Casas, que les philosophes ont daigné citer comme une exception dans le mal, tandis qu'il eût fait une exception contraire ? A Tlascala, Cortès, le sage, le profond, le grand Cortès, le héros du Nouveau-Monde après Colomb, après avoir inutilement sommé les Indiens d'embrasser la religion chrétienne, veut détruire leurs autels et renverser leurs idoles. Un seul homme parmi les Espagnols ose résister au conquérant, et flétrir ce faux zèle non seulement comme une injustice, mais comme une imprudence ; et cet homme est un prêtre chrétien, le père Barthélémy d'Olmeda, aumônier de l'armée. D'un bout à l'autre de son histoire, Robertson le protestant, lui dont la religion existait à peine en ce temps-là, n'a que des éloges pour ce glorieux sacerdoce catholique, dont le rôle s'est toujours soutenu au service du faible et de l'opprimé. Je sais bien qu'on va nous jeter Valverde à la tête, Valverde, le bouc émissaire des calomnies encyclopédiques, et qui pourrait d'ailleurs invoquer des circonstances atténuantes. Mais voulez-vous qu'il soit un scélérat ? Fort bien, je vous le livre. Valverde a-t-il couvert de corps morts ou de croix toute l'Amérique ? Le sang fut répandu par des brigands, les prêtres plantèrent les croix. Et parce qu'un historien a menti, bifferons-nous l'histoire ? N'enverrons-nous plus nos fils à l'école, parce qu'un professeur a calomnié la religion ?

J'en viens à mon héros dont les écrits populaires n'ont point parlé ; je ne

voudrais pas d'autre preuve qu'il mérite d'être connu. En 1544, la guerre civile enflammait le Pérou ; les conquérants se déchiraient entre eux. L'empereur Charles, touché des plaintes du Nouveau-Monde, que Las Casas et tant d'autres prêtres faisaient retentir au pied de son trône, venait de rendre de nouvelles lois qui renversaient la hideuse tyrannie imposée par des aventuriers à ses nouveaux sujets. Un gouvernement juste et régulier allait s'établir aux Indes : les concessions de terres (*repartimientos*) étaient réduites, les Indiens étaient affranchis du travail des mines, on fixait leurs impôts ; les terres indûment acquises retournaient à la Couronne. Les ministres de Charles s'effrayèrent des difficultés qu'allait soulever cette réforme, mais l'empereur persista. Un vice-roi partit pour l'exécution des nouveaux réglemens.

L'étonnement, la peur, l'indignation accueillirent cette mesure parmi les colons de la nouvelle Espagne, qui pour la plupart n'avaient que trop à la redouter. Ils se révoltent et prennent pour chef Gonzalez Pizarre, frère de François Pizarre, le premier conquérant du Pérou. Le vice-roi, homme violent et malhabile, trahi par les siens, est emprisonné. Le parti de Pizarre se grossit de tous les mécontents ; ce chef impose à la multitude par ses longs services, ses talents militaires et le nom qu'il porte : il demeure maître du pays. Mais par un revers de fortune, le vice-roi qu'on renvoyait en Espagne, est relâché par des officiers repentants ; il rassemble ses partisans dispersés et marche contre les révoltés à la tête d'une armée. Pizarre commandait les meilleurs soldats du Pérou, des vétérans de son frère François, endurcis aux fatigues de cette guerre ; il avait en outre d'excellents officiers. Le vice-roi est battu, percé de coups, et sa tête tranchée est exposée sur la place de Quito. Les hardis compagnons de Pizarre lui conseillaient alors de rompre avec l'empire et de se déclarer souverain. L'audace lui manqua. Il consentit à négocier avec la cour d'Espagne.

L'empereur était alors occupé en Allemagne contre la ligue de Smalkalde. L'Espagne était épuisée d'hommes et d'argent ; à défaut d'armée il fallait un négociateur ; mais quel homme ne fallait-il pas pour cette négociation ?

Il y avait alors en Espagne un vieux prêtre qui n'avait point d'emploi public, mais qu'on avait chargé en plusieurs occasions d'affaires difficiles. Il y avait réussi en déployant des qualités supérieures et rarement unies : une douceur évangélique et une fermeté inébranlable, des manières insinuantes et une franchise sans tache, une prudence consommée dans les plans et une vigueur inflexible dans leur exécution, enfin une probité au-dessus du soupçon. Pour tout dire, c'était à la fois un homme de génie et un bon prêtre. Tel était Pierre de La Gasca, dont l'histoire n'a conservé qu'un titre qui nous vient ici à merveille : il était Conseiller de l'Inquisition.

Le choix des ministres fut unanime, et l'empereur l'approuva hautement. Gasca, dans un âge avancé, d'une constitution faible et n'ayant jamais quitté son pays, ne craignit point, pour servir sa patrie et son souverain, d'affronter les fatigues d'un voyage au-delà des mers et le séjour d'un climat malsain. On lui offrit un évêché, il le refusa. On lui proposa des émolumens considérables, il ne les accepta point. Il pria seulement que le roi voulût bien prendre soin de sa famille durant son absence, et comme il n'allait exercer en Amérique qu'un ministère de paix et de charité, au lieu de cette armée et de ces trésors qui eussent appauvri sa patrie, Gasca n'emporta en partant que sa soutane et son bréviaire.

Mais ce même homme qui refusait des honneurs pour lui-même, exigea pour le succès de sa mission une autorité sans bornes qu'il fallut bien lui accorder, et l'on va voir s'il en abusa. C'est un admirable spectacle que de suivre dans le chaos apparent des choses humaines, la visible protection qui accompagne les vrais serviteurs de Dieu. Gasca débarque à Nombre-de-Dios ; un officier de marque s'y était posté avec un corps considérable pour s'opposer au débarquement des troupes royales. On voit arriver un homme seul, humblement vêtu, courbé par l'âge, simple, affable, la candeur sur le front, et qui ne parle que de concorde. Les armes tombent des mains des révoltés : ils n'ont plus pour ce prêtre que du respect. De bons citoyens un moment égarés, des victimes de la dureté de Pizarre, des colons alarmés sur les suites d'une rébellion so rangent bientôt autour de lui. Pizarre, irrité, veut défendre à Gasca l'entrée du Pérou ; en même temps il lui fait offrir secrètement cinquante mille *pezos* s'il consent à se retirer, et, s'il résiste, l'émissaire a l'ordre de se débarrasser de lui par le fer ou le poison. Dans tous les cas, l'approche de cet homme sans suite n'effrayait point Pizarre, qui pouvait alors réunir six mille Espagnols sous ses ordres, c'est-à-dire tout ce qu'il y avait alors au Pérou de vrais et vaillants hommes de guerre. Qu'arrive-t-il ? Hinojosa, ce même émissaire chargé de corrompre ou d'assassiner Pierre de La Gasca, s'épouvante d'un pareil crime et reconnaît publiquement son autorité émanée du trône ; les officiers d'Hinojosa l'imitent ; cet exemple entraîne d'autres Espagnols, et au moment même où Pizarre attend la nouvelle du départ ou de la mort de Gasca, il apprend que cet homme étrange est maître d'une flotte à Panama et des troupes qui s'y étaient portées contre lui. Transporté de fureur, il se prépare à l'exterminer ; mais auparavant il le fait juger publiquement à l'audience de Lima. On trouve Gasca coupable de haute trahison et on le condamne à la mort. Cette parodie judiciaire frappe les esprits de ces aventuriers ignorans qui remplissaient le Pérou. On crut marcher contre un traître, condamné légalement comme tel, et, de toutes parts, des soldats courent sous les drapeaux de Pizarre, qui se voit à la tête de mille hommes, corps considérable dans ces guerres du Nouveau-Monde, et le mieux équipé qu'on y eût encore vu.

Gasca cependant rassemble des troupes et dépêche sur les côtes du Pérou un petit nombre d'hommes qui répandent la nouvelle de l'amnistie générale